

des villages en arrivent à se considérer comme liés ensemble par une parenté assez étroite et se marient autant que possible avec des femmes de villages plus éloignés.

La polygamie chez les Kafirs est la règle, la monogamie l'exception pour cause de pauvreté. Le mari a souvent trois ou quatre femmes qu'il achète suivant sa fortune et les moyens qu'il a de les nourrir. Saïad-Chah rencontra un chef, mari de onze femmes, toutes vivant en bonne intelligence. Le jeune Kafir prend femme à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, celle-ci en ayant de quinze à seize. Le mariage est ordinairement très simple : une vente de la jeune fille au mari moyennant un prix convenu de vaches, de chèvres, de moutons. Au jour de l'arrivée de sa fiancée, il y a fête et réjouissances chez le futur et à ses frais. Dans d'autres tribus, la cérémonie revêt un caractère moins banal. La demande en mariage se fait par l'envoi d'une chèvre au père de la future ; si la chèvre est sacrifiée, la demande est accueillie favorablement et permission est donnée au futur de voir sa fiancée. Le jour du mariage, il y a fête dans les deux villages. Après le repas et les danses dans la maison de son père, la fiancée est menée par tous les assistants, chantant et dansant, au village et au domicile de son époux pour y demeurer au moins cinq ans avant de pouvoir revenir à la maison de son père. Le mari fait les frais du trousseau de sa femme. Le lendemain de la noce, il envoie au beau-père son prix d'achat. Les mariés symbolisent quelquefois leur union d'une façon charmante en choisissant deux branches de sapin de la hauteur de leur taille et les enchevêtrent l'une dans l'autre. En cas de rupture de cette union, ils cassent les branches de l'arbre toujours vert.

Les femmes passent leur époque critique et trente jours de leurs couches dans une habitation en dehors du village. On les ramène ensuite avec des chants et de la musique à la maison. Le nouveau-né reçoit le nom de personne qu'on prononce au moment où il prend le sein pour la première fois.

Toutes les cérémonies kafires sont accompagnées de chant, de danse et de musique. J'ai pu noter un de leurs chants que j'ai surpris dans la bouche d'un Loud-déh. Il est très caractéristique, parce qu'il diffère essentiellement de toutes les autres mélodies de l'Asie centrale. Ce chant porte évidemment le cachet des mélodies pastorales et se rapprocherait plutôt des mélodies khirghizes. Il doit y avoir à ce sujet des différences très marquées de tribu à tribu, la musique indienne ayant influencé la mélodie kafire chez les tribus du Sud. Les voyageurs, en effet, qualifient cette musique de bruyante, violente, sauvage et excitante ; le chant aigu des danseurs se mêle au bruit des cymbales, tambours et fifres. La danse est comme la musique, étrange et sauvage, dit Biddulph, qui a eu l'occasion de voir une de leurs fêtes, dans un village kalache

à moins qu'ils ne descendent d'une tribu kafir convertie à l'Islam : car un Siahpouche ne fera pas souvent quartier à cet ennemi héréditaire. Par contre, les esclaves domestiques originaires des tribus kafires voisines sont nombreux. Saïad-Chah cite le fait d'un caravane — bachi kafir — du nom de Ram-Malyk possédant jusqu'à vingt esclaves mâles et femelles. Ces dernières ne sont pas des concubines. Les Bachgalis ont un petit nombre d'esclaves qui portent le nom de *patsa*; ils parlent la langue de leurs maîtres parce qu'ils sont de la même origine et ne s'en distinguent que par leur position sociale. Ils sont traités avec douceur, portent les armes, accompagnent leur maître au combat et se battent avec lui contre un ennemi commun. On les reconnaît, dit Biddulph, à leur chemise sans manches et à un signe de couleur qu'ils ont cousu sur le dos de leur vêtement. Leurs femmes ont le droit de porter des ornements sur la tête ainsi que la coiffure à cornes des femmes bachgalies libres. Les Bachgalis considèrent jusqu'à ce jour les Kafirs Kalaches comme leurs anciens esclaves passés sous la suzeraineté du mehtar de Tchitral. Un chef bachgali traversant un village kalache pour se rendre à Tchitral, y commande en seigneur sans craindre refus ni résistance.

Il existe encore chez les Kafirs ainsi que chez les Tchitralis une catégorie de gens dont la position sociale est en quelque sorte intermédiaire entre celle d'homme libre et d'esclave en ce sens que ces individus font les métiers réputés les plus vils et les plus dégradants. On les dit descendre des arborigènes du pays (?). Ils travaillent le cuir (1), le bois, le fer, préparent les tissus et sont réquisitionnés pour porter les fardeaux. On les appelle *bar*.

J'ai déjà dit plus haut combien les femmes kafires étaient recherchées pour leur beauté par les musulmans du centre de l'Asie, ce qui explique comment les Kafirs font commerce de leurs esclaves femelles comme de beaux chevaux ou d'un autre produit de valeur de leur pays. Ils traitent bien leurs femmes et souvent avec bienveillance dans des circonstances où, selon nos idées, ils seraient en droit d'en user avec moins d'égards. L'adultère est chose commune, mais la faute se rachète au profit du mari par le don d'une ou de deux vaches si le coupable est de la même tribu, et d'un cadeau moins précieux, d'un morceau d'étoffe, d'un vêtement, s'il est d'une autre tribu ou étranger. La séduction d'une jeune fille est punie par une amende en nature allant jusqu'à vingt-quatre vaches. D'autres infligent à la femme infidèle une correction corporelle, sans que la jalousie du mari aille jusqu'au suprême châtement. Pourtant les Kafirs sont polygames comme les musulmans, mais incomparablement moins jaloux, et quelquefois l'hospitalité accordée à un hôte est complète. Les habitants

(1) Le manque de considération pour ce métier atteint son plus haut degré dans l'Inde.